

Pour que chaque Noir réponde à sa destinée reconnue !  
Le droit de développer sa vie intellectuelle  
Le droit d'entretenir sa vie familiale  
Le droit au travail social  
Le droit au libre choix d'un état de vie naturelle  
Pour oublier les affres de l'esclavage. (22)

La lecture nous conduit, déchirés par la souffrance recueillie, à un seul cri : liberté ! Le parcours du poète passe de la déception à l'espoir, tous deux sont à la base de chaque poème, c'est aussi un processus paradoxal pour le lecteur : la déception rallume chez nous le souvenir des espoirs perdus qui furent suscités et auxquels nous nous résistons à renoncer. La réalité ne peut pas prévaloir sur le désir, tant du moins que le désir reste vivant. Dessou-Gouin se charge de le maintenir en vie.

M<sup>a</sup> José ALBA REINA  
Universidad de Cádiz

**KEN BUGUL, *De l'autre côté du regard*, Le Serpent à Plumes, 2003, 282 pp.**

L'ouvrage récemment publié, *De l'autre côté du regard* constitue le retour de Ken Bugul sur la scène littéraire et sur le récit autobiographique. En effet, après la parution de *La folie et la mort* (2000) qui marquait une rupture par rapport à ses ouvrages antérieurs<sup>1</sup>, Ken Bugul décide de revenir aux sources de son écriture pour nous présenter un aspect affectif précis qui marquera toute sa vie: le désamour et la séparation d'avec sa mère. Car, c'est précisément ce sentiment d'abandon maternel qui constitue l'origine et la fin de son travail d'écrivaine : *Je pense que si je n'avais pas été séparée de ma mère, je n'aurais jamais écrit. Tout le monde souffre bien sûr. Mais moi, à mon niveau, cette séparation m'a touchée à un tel point que j'ai eu besoin d'explorer par la littérature ce problème du désamour maternel, qui est terrible sur un plan humain*<sup>2</sup>.

Sous la forme d'un monologue poétique, où la musicalité et la spiritualité des mots se saisissent à chaque ligne, l'auteure nous fait part de ses souvenirs les plus intimes et tente de récupérer sa mère dans la mort, de l'autre côté du regard...

---

<sup>1</sup> Les trois premiers romans de Ken Bugul, *Le baobab fou* (1982), *Cendres et braises* (1994) et *Riwan ou le chemin de sable* (1999) forment une trilogie autobiographique tandis que *La Folie et la mort* (2000) est plus proprement romanesque.

<sup>2</sup> Interview de Ken Bugul publiée dans le magazine de la Fnac le 18 février 2003. Propos recueillis par Frédéric Ciriez.

Issue d'une famille nombreuse dont elle était la cadette, la narratrice doit faire face très jeune à la douleur provoquée par la séparation d'avec sa mère sur le quai d'une gare, à Hodar. En effet, sa mère quitte la maison familiale, répudiée par son mari polygame, et part dans une autre ville pour s'occuper de sa petite fille Samanar avec laquelle elle jouera le rôle de mère qu'elle n'avait pas su jouer jusqu'à présent avec ses propres enfants. La naissance de Samanar représente donc, non seulement la cause de la séparation physique de la romancière avec sa mère, mais aussi affective : *Je fus la quatrième et dernière fille de ma mère. La naissance de ma nièce brisa nos espoirs à toutes les deux. Peut-être que si Samanar n'était pas née, je serais la fille de ma mère. Ma mère cherchait une fille et moi je cherchais une mère. Ainsi à cause de Samanar j'avais une mère que je n'avais pas connue. Une mère que je n'avais pas assez aimée. Une mère avec qui je n'avais pas parlé. Depuis notre séparation. Sur le quai d'une gare. À Hodar (57).*

Puis, la douleur et la déception deviennent encore plus grandes quand, quelque temps plus tard, elle rejoint enfin sa mère et se rend compte qu'elle *n'était plus sa mère. Elle était devenue la mère de [sa] nièce Samanar (67)*. Depuis ce même jour, la romancière, jalouse, se met à détester sa nièce, celle qui lui a volé l'amour de sa mère, tout en ne cessant de l'aimer : *Ma nièce Samanar, que je t'avais enviée toute ma vie ! Je t'avais enviée d'avoir été si proche, si complice, si aimée de ma mère ! Tout le monde le savait, tout le monde le disait, tout le monde en parlait. Et moi la propre fille de ma mère ? Celle que ma mère avait portée dans son ventre ? Celle que ma mère avait mise au monde ? Là-bas à Hodar ! J'étais comme une étrangère (115)*. Ken Bugul pose, ainsi, la question de savoir comment rester unique aux yeux de sa mère et des autres, dans une société comme l'africaine, où la façon de vivre en communauté tue presque toute forme d'individualisme possible.

Tout au long du récit, la narratrice s'interroge obsessionnellement sur cette plaie à jamais ouverte que représente l'abandon de sa mère :

Ma mère qui m'avait quittée un jour. Pour aller retrouver ma nièce Samanar. Pourquoi ma mère ne m'avait pas prise avec elle ? Mais pourquoi donc ? Pourquoi m'avait-elle abandonnée ? Là sur le quai d'une gare ? Une mère pouvait-elle faire une telle chose, qu'elles qu'en soient les raisons ? [...] Était-ce pour aller rejoindre ma nièce Samanar ? Je ne pouvais pas comprendre qu'une mère préférât sa petite-fille ! En lieu et place de sa propre fille ? De son propre enfant ? (63)

Ce n'est qu'après la mort de sa mère, quand la narratrice met au monde une petite fille, qu'elle se persuade que sa mère a dû ressentir les mêmes sentiments, le

même amour qu'elle a vécu avec son enfant. Elle la cherchera, alors, dans la mort, à travers l'eau de la pluie, pour lui dire tout ce dont elle n'avait pas pu de son vivant :

La pluie fine et silencieuse continuait à tomber. – Mère es-tu là ? Et après un moment elle me répondit. – Oui je suis là. – C'est que je ne sais que dire. – Je suis bouleversée. – Non Mère, tu sais, je te parle ainsi parce que les morts sont dans la vérité. – Je voulais dire tout ce que je n'avais pas pu dire quand tu étais vivante. – Tout ce que je ne pouvais pas dire parce que tu n'étais pas avec moi. – Tu étais avec ma nièce Samanar. – C'était tout cela que je voulais rattraper. – Pour que tu me connaisses un peu mieux ! – Pour que nous rétablissions le lien coupé ! – Le lien rompu depuis le quai de cette gare à Hodar quand tu étais partie. – Me laissant là, plantée comme un monument funéraire. – Je sais que de l'autre côté du regard tu cherches ton fils. – C'est tout ce qui t'importe. – Mais moi c'est toi que je cherche. – C'est tout ce qui m'importe. (253)

Récit tragique d'une incroyable force et intensité, *De l'autre côté du regard* propose, en effet, une variation sur le thème de l'enfance abandonnée où le naturalisme et le mystique, le familial et le fantastique se mélangent faisant de ce cinquième roman de Ken Bugul un véritable chef d'œuvre.

Carolina GARCÍA MORA  
Universidad de Cádiz

Michèle MAITRON. *Blanche. Une vie effacée*. Récit. Bruxelles, Émile Van Balberghe, 2002, 100 pp.

Blanche, prénom singulier, évoque peut-être une jeune fille croisée dans l'adolescence ; il fait penser à cette *conteuse intimiste* et délicate, Blanche Rousseau, née à Bruxelles en 1875, qui *excelle à rendre la poésie mélancolique des souvenirs, à évoquer les jours bénis de l'enfance, toutes les petites choses de la vie coutumière d'autrefois*. Ainsi Camille Hanlet l'évoque-t-il, dans *Les Écrivains Belges Contemporains de langue française 1800-1946* (Liège, 1946, t. 1, pp. 467-468). Blanche Rousseau est l'auteure, aujourd'hui oubliée, de contes, symbolique comme *La Petite Maison au milieu des bois* par exemple...

Blanche est aussi l'héroïne du roman éponyme de Raymonde Vincent (Paris, Stock, 1939) : la jeune orpheline, tranquille et timide est placée aux Maisons Rouges, une ferme isolée, où elle garde les chèvres et les moutons. Et elle continue de vivre, plus tristement, avec ses bêtes, après que Pierre, un grand garçon très beau, un ouvrier venu de la ville, a abusé de son innocence.

Si l'on s'en tient à ces souvenirs ou convocations littéraires, sans remonter le fil des siècles jusqu'à Blanche de Castille, l'héroïne de Michèle Maitron est issue en